Zoologie de l'employé

Max Morora

A la suite d'une mutation génétique d'*homo domesticus* encore mal connue des scientifiques une sous-espèce de primates, *servilus salarius*, vulgairement appelée « employé », prolifère depuis des décennies sur la planète. C'est en Europe – dès la fin du 18^{ième} siècle, selon les plus récentes datations des chercheurs – qu'une partie du cheptel local d'*Homo domesticus* entama cette mutation, sans doute sous l'effet de transformations du milieu ambiant.

La nouvelle espèce très féconde et capable de surcroît d'endurer toutes les privations et toutes les migrations se répandit rapidement, avant d'infester la terre entière, dans le nord du continent américain. On en importa des troupeaux entiers, en quantité supérieure à toute espèce domestique – davantage même que le mouton de Panurge avec lequel il a tant de point communs.

Pourquoi tant d'employés ?

Les **coûts** d'entretien d'un troupeau d'employés sont infimes, l'employé se nourrissant essentiellement de ses propres déjections.

L'élevage de l'employé est d'un excellent rapport, à condition que les troupeaux soient bien gardés. Les coûts de surveillance sont à cet égard presque inexistantes, l'autosurveillance étant l'une des caractéristiques fondamentales de l'employé.

Le contrôle du cheptel a d'ailleurs perdu beaucoup de son ancienne brutalité. L'évolution des techniques de marquage et des conditions d'hygiène dans les exploitations permet de limiter les mauvais traitements qui heurtent, de nos jours, tant d'âmes sensibles.

Evidemment comme l'employé est loin d'être une espèce en voie de disparition, et que son aspect n'incite guère à l'attendrissement, ses déboires font couler moins de larmes que ceux des oursons des Pyrénées.

Qu'est-ce qui rend l'employé fidèle ?

Toute la valeur qu'on peut tirer d'un troupeau d'employés réside dans son dévouement. On a beau être habitué à la fidélité obséquieuse de l'employé, elle déconcerte les zoologues, tant elle contredit ses prédispositions physiologiques, voisines de celles de l'être humain (il est fréquent de ressentir, en étudiant ce bipède anthropoïde, une angoissante impression

d'identification). Il existe, certes une branche dépravée du *Servilus salarius*, le *Paessus sabotus* (vulgairement appelé « refuseur d'emploi ») qui préfère jouer dans le maquis que brouter dans les pâturages. Sa présence dans un troupeau peut s'avérer diablement perturbatrice pour les bonnes bêtes. Et sa prolifération a contraint les éleveurs à se procurer des molosses biens dressés, afin de préserver le cheptel sain de cet exemple pernicieux.

Quant aux savants, ils ne peuvent que constater que l'intelligence des employés décline au fil des générations – des pléthores de tests (dont celui dit du « suffrage universel ») en témoignent -, sans doute en raison du raffinement croissant des techniques de dressage. Et si l'employé ne sait plus rien faire par lui-même, on peut désormais lui imposer n'importe quelle activité : il suffit d'alterner judicieusement la carotte et le bâton.

Va-t-on vers un monde sans employés ?

Si **l'employé** demeure l'une des denrées les plus précieuses, la facilité avec laquelle la technique moderne permet de lui substituer des machines incite les éleveurs d'employés à réduire le cheptel.

Plusieurs méthodes d'abattage collectif sont actuellement envisagées par les experts. Il appartient aux éleveurs de mettre en œuvre la plus humaine, avant que de mauvais plaisants ne s'avisent de disperser par des grands incendies les troupeaux d'employés, ces derniers risquant alors de retourner à l'état sauvage.

Extrait du livre : ***Le réveil sonne : première humiliation de la journée. 144 raisons d'abolir le travail salarié*** (L'Insomniaque)